

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 32

Artikel: Un conseil aux maris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188326>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sorti d'une écurie de Couvaloup un jour de la semaine dernière pour être conduit à l'abattoir ; il suivit paisiblement jusqu'à la sortie du Tunnel le garçon boucher qui le conduisait ; puis soudain, sans raison apparente, il lui donne un coup de corne et prend sa course du côté de la nouvelle route du Mont ; arrivé devant le chantier de M. Porchet, un ouvrier charpentier, qui portait une poutre, lui barre involontairement le passage ; il passe alors dans les près de la Borde, emporte toute une collection de linges qui séchaient au soleil, remonte le talus, traverse le chantier de M. Bugnon, maître charpentier, et continue son chemin, toujours courant, du côté des Casernes ; là, les coups de fusils multipliés des soldats qui s'exercent au tir le rendent tout à fait fou ; il se met à pousser des beuglements terribles, et part en bondissant, la queue raidie, de l'allure d'un lion échappé d'une ménagerie, à travers le bois Mermet, puis sur la route de Romanel. L'animal avait l'air si effrayant, que deux paysans qui passaient sur la route, sautèrent à bas de leur char, épouvantés, et s'abritèrent derrière. Depuis ce moment, personne n'ose plus essayer de l'arrêter : il poursuit sa route du côté de Romanel, beuglant toujours, la langue pendante, ses gros yeux sortant de leur orbite ; il veut s'élancer dans une écurie ; les gens effrayés lui en ferment la porte ; il fait un demi-tour alors, traverse un poulailler qu'il met en pièces, au milieu d'une famille de poules dont les plumes tourbillonnent dans les airs, et part du côté de Cheseaux, toujours au galop, tantôt sur la route, tantôt à travers champs. Près de Renens-sur-Roche, on lui ferme encore la porte d'une étable où il veut chercher un refuge ; il avise alors une porte ouverte, grimpe les escaliers comme un chien savant jusqu'au deuxième étage, entre dans une petite chambre à coucher renfermant deux lits et essaie de sauter par la fenêtre dont il brise deux vitres ; les gens de la ferme poussent rapidement les volets depuis le dehors avec des perches ; le malheureux animal, pris entre deux lits, passe par-dessus en en brisant un, redescend les escaliers aussi dextrement qu'il les avait montés, et s'enfile dans la grange comme un trait. Une vache était là ! A la vue de cette compagne, le pauvre fou devint subitement doux comme un agneau !

Penseurs physiologistes, naturalistes, savants, de toutes sortes, expliquez cet étrange et subit apaisement.

Une heure après, le garçon boucher, suant, pantelant, qui avait suivi toujours courant la piste de sa pauvre bête, venait la réclamer ; mais le fermier, en homme avisé, refusa de la laisser enlever avant que le propriétaire ne soit venu constater les dégâts commis et les payer. On alla donc chercher à Lausanne le maître boucher, qui vit moitié stupéfait, moitié riant, le lit brisé du deuxième étage... et paya. Le bœuf fut alors ramené, mais les yeux bandés ; arrivé sur la place Chauderon, il prend subitement peur de nouveau et se précipite tête baissée, sans rien voir, contre un mur et avec une telle violence qu'il s'arrache une corne net. Ce choc, qui

l'assomme à demi, l'apaise tout à fait ; on put alors le réintégrer tout saignant dans son écurie.

Ainsi finit l'équipée du pauvre bœuf bourguignon !

Nous répétons que nous n'avons absolument rien inventé ; l'histoire s'est passée comme nous venons de le dire. J. D.

Un conseil aux maris.

« Je veux essayer de prouver, dit un correspondant du *Gaulois*, quel fruit le commun des hommes retirerait de la conversation des femmes s'il y prêtait la moindre attention. Dernièrement, j'étais allé rendre visite, à son jour, à une très spirituelle dame de mes amies. A mon arrivée, son coquet boudoir, tendu de satin bleu, était déjà rempli de jeunes et jolies femmes aux toilettes claires, qui babillaient à qui mieux mieux autour d'une petite table de laque incrustée d'ivoire, auprès de laquelle la maîtresse de la maison en faisait les honneurs avec une grâce charmante. Après quelques saluts amicaux, à la ronde, je m'assis dans un coin, et tout en dégustant une tasse de thé, je les écoutai causer en regardant leur délicieux manège ; les unes agitant doucement un éventail dans leurs mains finement gantées, les autres grignottant entre deux phrases une mince sandwich du bout de leurs dents blanches.

» En quelques instants, on m'eût tout à fait oublié, et la conversation, prenant un caractère plus intime, passa subitement des chiffons et des élégants bibelots aux thèmes éternels : l'amour et le mariage. Maintenant les maris faisaient les frais de ce gai papottage, et tout ce joli monde appréciait sévèrement la façon dont ces messieurs se conduisent avec leurs femmes :

» Figurez-vous, dit M^{me} d'Auran, une petite brune vive comme salpêtre, que M. d'Auran a osé me refuser net, — oh ! mais brutalement, — une parure de chez Fontana dont je raffolais il y a huit jours. Depuis, il me boude ; car ils sent qu'il est dans son tort, et je vois très bien qu'il ne cherche qu'une occasion de se réconcilier en m'offrant cette parure qu'il m'a d'abord si brusquement déclarée ne pas vouloir m'accorder. Peut-être même, vais-je la trouver chez moi en rentrant. Mais qui sera bien attrapé ? C'est M. d'Auran ; puisque cette parure, ma foi ! je n'en ai plus envie...»

» — Comme c'est vrai, ce que vous dites là, répondit d'une voix tranquille une de ces dames. Ainsi, moi, tenez, ajouta-t-elle, vous ne pouvez vous figurer ce que j'ai usé de choses par l'imagination. Il faudrait des mois pour compter toutes les robes, tous les chapeaux, tous les bijoux que j'ai désirés ardemment et dont je me suis dégoûtée, sans les avoir eus, à force d'y penser seulement.

» Ah ! si nos maris savaient s'y prendre... Au lieu de se dérober de la sorte devant nos caprices, comme ils feraient mieux de paraître y céder en principe, nous priant, toutefois, d'en attendre un peu la réalisation ! Au moment venu, le caprice serait passé. Car nous sommes toutes les mêmes, n'est-ce pas ? Si on nous fait trop attendre ce que

nous désirons, quand on nous l'offre, nous ne voulons plus l'accepter... »

Avis aux intéressés.

On crâno remido.

N'âmo rein tant eiliâo mâidzo que vo font avalâ dozè pilulès per dzo po vo gari 'na tsamba trossâie, âo que vo font eingozellâ dâi thétières dè tisanna se vo z'êtes démet la copetta.

La Fanchette à Carabi étâi malâda. La pourra fenna, qu'avâi la tэта coumeint on quartéron, ne poivè rein medzi, et la sadze-fenna avâi bio z'u la pourdzi et lâi posâ dâi ventousès, rein n'avâi fé et failu allâ queri lo mâidzo.

Quand fut arrevâ et que l'eut fé doutâ lè pattès et la voite qu'einvortollhivont la frimousse à la Fanchette, l'examinâ l'affèrè, ve dè suite cein que y'avâi, et sein derè on mot, lâi tè administrè on pétâ que la pourra fenna ve tot épelluâ ; et lo mâidzo s'ein allâ à la couâte sein derè : estiusez, et sein bailli on ordonnance, tandi que la fenna que sagnivè coumeint on bâo, sè lameintâvè et criâvè ein âide. Lè z'autrès pernettès qu'étiot perquie et qu'avioit tot vu, cruront que lo mâidzo étâi venu fou et que l'avâi bo et bin éterti la Fanchette.

Quand Carabi oïesse sicliâ sa fenna, vegne vito vairè, et quand sut coumeint tot s'étâi passâ, ye pre on chaton et traça âo cabaret iô lo mâidzo étâi z'u po repreindrè sa calèche, et lo vullie assomâ.

— Eh ! tsaravouta, se lâi fe ein arveint, l'est dinsè que vo soigni lè dzeins ; atteindè pi, melebâogro !

— Eh bin, quiet ? se repond lo mâidzo, qu'avâi tot parâi on bocon poaire dè vairè Carabi tot furieux.

— Coumeint, eh bin quiet ! Quand on va vo criâ po gari lè dzeins n'est pas po lè z'éterti.

— Eh bin, me n'ami, se fe lo mâidzo, accutâ mè vâi on momeint et pi vo porrai rollhi après : Se y'avé demandâ à voutra fenna la permechon dè lâi bailli su la potta on atout que dévessâi lâi fèrè vairè lè z'étâillès et tot einsagnolâ son lhi, le n'arâi pas volliu, et ni vo non plie ?

— Foutre na ! se fe Carabi ein vereint son chaton dein sè mans.

— Eh bin, n'âvâi que cé remido po la gari ; kâ l'avâi on pecheint abcet dein la botse, et n'y a pas ! lo faillâi fèrè châtôta. Ora, allâ pi vairè se le n'est pas ein trein dè se gari.

Lo gaillâi que ne savâi pas trâo que crairè et que fèrè, retornè vairè à l'hotô, iô trâovè sa Fanchette tota reconsolâie et que lâi dit que le sè cheintâi dza bin dè mi et que le créyâi que cé coup dè poeing la volliâvè sauvâ. Adon Carabi retraça âo cabaret po demandâ estiuse âo mâidzo, et po retèrè la pé, lâi payâ trâi déci dè Sarvagnin.

ANTOINETTE-MARCELINE.

III

En face de reproches si cruels, d'autres eussent renoncé tout de suite à la lutte, c'est-à-dire permis à Jean-Louis de rompre avec sa famille.

Marceline se distinguait par trop de grandeur d'âme pour adopter cette manière d'agir. Néanmoins, qui exigera d'elle assez de force pour demeurer insensible à la désolation qui menaçait son ami et dont elle se rendait bien compte, en songeant à ce qui se passait dans son propre cœur ?

Le silence qui se fit alors eut un caractère essentiellement grave. Qu'allait-il produire, sinon le malheur de tous, d'après ce fait que les Dutilleul ne voudraient pas plus céder que leur fils ?

— Le malheur de tous ? murmura Marceline ; mais c'est le contraire qu'il faudrait voir triompher !

Certaines heures dans la vie ont le privilège des inspirations soudaines.

Une de ces heures venait de sonner sans doute pour la jeune fille dont nous racontons l'histoire. Elle s'était profondément recueillie et ce fut avec une sérénité surprenante pour Jean-Louis qu'elle s'exprima bientôt en ces termes :

— L'adhésion que vous sollicitez ne saurait être accordée à la légère. Il convient de peser à loisir le pour et le contre. Dans ce but, je m'absenterai durant une quinzaine de jours.

— Où irez-vous ?

— A Baignes-Sainte-Radégonde. Je connais là une vieille dame qui me témoigna sans cesse beaucoup d'amitié. Je lui raconterai tout. Elle me conseillera mieux que personne. Attendez mon retour avec patience, je vous en prie ; oh ! surtout, ne vous avisez pas de me rejoindre.

— Pourquoi rougissez-vous en m'adressant une recommandation fort inutile ? s'étonnait Jean-Louis.

La jeune fille répondit :

— Je songe aux conséquences de ce petit voyage. Est-il défendu de les espérer bonnes et d'entrevoir un avenir conforme à nos vœux ?

Pour toute réplique, Jean-Louis pressa contre ses lèvres la main de Marceline. Il était persuadé qu'elle partagerait tôt ou tard son avis, relativement à l'usage des sommations légales.

Quant à la gentille paysanne, elle prit congé, le lendemain, de braves artisans qui la chaperonnaient à titre de cousine-seconde, car ses proches parents n'existaient plus. Elle monta dans la diligence de Barbezieux, comptant pour le trajet qui resterait encore à faire, sur l'obligeance du courrier de la poste aux lettres.

Jean-Louis regardait la voiture prête à disparaître au tournant de la côte, lorsque survint la Girarde.

C'était pour lui dire de sa voix de femme jalouse :

— Le départ qui vous cause tant d'émotion est une ruse de Marceline pour aller chercher des épouseurs moins difficiles. A présent, réfléchissez : Quoique veuve, je ne suis pas votre aînée et de beaux carrés de terre m'appartiennent, sans oublier le prochain héritage de l'oncle Grioux.

— Ainsi, demanda Jean-Louis, peu sensible à ce qu'il y avait pourtant d'éminemment flatteur dans ce langage, vous désirez toujours m'épouser ?

— Oui.

— Et Guillaume Fayard ? objecta le jeune paysan, moins par curiosité proprement dite que pour mettre dans l'embarras cette soupirante obstinée.

— Ah ! fit-elle, je ne puis le voir en face.

— Eh ! bien, moi...

— Vous éprouvez à mon égard la même antipathie ? acheva la veuve avec une sourde fureur. Allons ! ne mâchez donc pas la vérité !

— C'est de la franchise que vous réclamez ?

— Oui.